Andrej Zorin, Kormja dvuhglavogo orla...

Wladimir Berelowitch

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/4014>

DOI : 10.4000/monderusse.4014

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2002

Pagination : 692-695

ISBN : 2-7132-1796-2

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Wladimir Berelowitch, « Andrej Zorin, Kormja dvuhglavogo orla... », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 43/4 | 2002, mis en ligne le 17 juin 2009, consulté le 02 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/4014> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.4014>

Ce document a été généré automatiquement le 2 septembre 2022.

Tous droits réservés

Andrej Zorin, Kormja dvuhglavogo orla...

Wladimir Berelowitch

RÉFÉRENCE

Andrej ZORIN, **Kormja dvuhglavogo orla... Literatura i gosudarstvennaja ideologija v Rossii v poslednej treti XVIII–pervoj treti XIX veka.** (Nourrir l'aigle bicéphale... Littérature et idéologie d'État en Russie au cours du dernier tiers du XVIII^e siècle et du premier tiers du XIX^e siècle). Moscou, Novoe Literaturnoe Obozrenie, 2001, 416 p.

- 1 L'ouvrage d'Andrej Zorin se situe dans la ligne de l'école – employons par commodité ce mot probablement excessif – de Jurij Lotman et de Boris Uspenskij. Un certain nombre de traits réunissent les émules, principalement moscovites, de ce courant. La plupart d'entre eux se sont attachés, à l'image de Lotman, à une période qui couvre en gros le XVIII^e et le début du XIX^e siècle. Partis d'études littéraires, ils se sont orientés vers l'histoire culturelle, non sans toucher à l'histoire politique : évolution quasi inévitable étant donné la proximité de ces sphères, en quoi ils renouaient avec certaines traditions historiographiques russes (par exemple les ouvrages de Pypin, récemment réédités) et rejoignaient une part importante des travaux occidentaux sur la Russie. Mais qu'il s'agisse de politique ou de culture, ils ont placé et continuent de placer tous leurs efforts dans un décryptage de signes, symboles et métaphores jusque dans des événements, et à plus forte raison dans des textes quels qu'ils soient, fussent-ils des émanations du pouvoir impérial. Cette approche présente beaucoup d'avantages, et aussi quelques inconvénients, que le livre de Zorin, un des plus importants de cette veine, illustre fort bien.
- 2 L'auteur a pris pour objet des constructions idéologiques successives qui, selon lui, ont surgi tout à la fois au sein de l'État et dans les milieux littéraires, depuis Catherine II jusqu'à Nicolas I^{er}. Successivement, nous voyons défiler le « projet grec » de Catherine – Potemkin, la « Sainte Russie », en lutte contre le complot révolutionnaire mondial, puis

la Sainte-Alliance sous Alexandre I^{er}, enfin la fameuse triade d'Uvarov. Dans chaque chapitre, Andrej Zorin se livre à une analyse des « idéologèmes » qui surgissent à la faveur de projets politiques – conquêtes du littoral de la mer Noire par exemple – ou de conjonctures – les conflits napoléoniens, les insurrections polonaises... Les sources, pour la plupart publiées, dans lesquelles il puise sont d'une part des textes émanant du pouvoir politique (empereurs et impératrices, ministres et conseillers) et d'autre part des textes littéraires, particulièrement sollicités jusqu'au tout début du XIX^e siècle auprès d'écrivains comme Vasilij Petrov, Mihail Heraskov, Semen Bobrov, Gavril Deržavin, Sergej Glinka, l'amiral Šiškov et jusqu'à Žukovskij.

- 3 La séparation entre les deux sortes de textes n'est pas nette dans l'ouvrage, entre autres raisons, probablement, parce qu'elle ne l'était pas toujours dans la réalité. Zorin montre de façon convaincante les réseaux de relations qui, surtout à partir de la toute fin du XVIII^e siècle, pouvaient mettre en rapport des cercles littéraires et des personnalités politiques, phénomène, ajoutons-le, qu'on pouvait constater aussi bien en Autriche, en Prusse ou en France. Les écrivains sont idéologues, les politiques se font écrivains ou penseurs, « intellectuels ». Certains, comme Deržavin, Olenin, Speranskij, Uvarov, appartiennent aux deux mondes à la fois. Caractéristique de cette période, en effet, est l'apparition de personnages dont la trajectoire personnelle fait apparaître une appartenance idéologique, des ambitions politiques et, finalement, un rôle important dans la construction et la diffusion des idées du fait de la place qu'ils prennent à proximité de l'impératrice ou l'empereur. L'archimandrite, plus tard métropolite Philarète, lointain successeur de Théophane Prokopovič dans le rôle de porte-parole impérial, en fut un autre exemple intéressant. La cohérence des limites chronologiques choisies tient probablement à cette congruence entre les sphères intellectuelle et politique en Russie. Avant Catherine II, la première d'entre elles est trop clairessemée et insignifiante, à partir de Nicolas I^{er} elle s'épaissit et se dissocie trop du pouvoir pour que la configuration retenue dans l'ouvrage soit pertinente. On observera aussi que la période considérée apparaît souvent dans l'historiographie de la Russie, notamment sous la forme d'un apogée de l'empire.
- 4 Le, ou plutôt les, sujets traités par Zorin revêtent une grande importance et nombre de ses analyses sont neuves et suffisamment vigoureuses pour convaincre, ou bien, à tout le moins, pour susciter la curiosité du lecteur. À l'actif de cet ouvrage riche et intelligent, il faut compter, par exemple, l'analyse du projet grec. Zorin montre bien comment cette construction qui commença à surgir dès la première guerre russo-turque de Catherine, combinait dans la Grèce à la fois la source première et véritable de l'Antiquité classique et celle de l'orthodoxie, posant du même coup la Russie comme une double dépositaire d'un capital mondial, capable de concurrencer avantageusement le monde latin. D'où ces mélanges étranges de héros mythologiques et de thèmes bibliques qui caractérisent les productions culturelles russes de cette époque. On peut remarquer à ce propos que ces mélanges en eux-mêmes ont commencé dès l'époque de Pierre le Grand (qui ne fit que reprendre une des plus anciennes et des plus tenaces traditions européennes), et que, d'autre part, l'engouement pour la Grèce antique fut importé en Russie de l'Occident, ce qui n'apparaît peut-être pas assez nettement dans l'ouvrage.
- 5 Originale, également, est la place essentielle que l'auteur accorde à la question polonaise, non pas seulement dans les péripéties et les choix en politique extérieure mais dans les « grands desseins » russes (il va jusqu'à baptiser « système de l'Ouest » le projet de

Potemkin à la toute fin de sa vie, à l'image du « système du Nord » de Nikita Panin), et par conséquent dans les constructions idéologiques qui les accompagnaient. Il lie ainsi, comme deux composantes d'un même « mythe », d'une part la réémergence extrêmement forte dans les années 1806-1807 du souvenir du Temps des Troubles, fondateur de l'État national et de la dynastie régnante, et, d'autre part, à la même époque, l'idée d'un complot international, franc-maçon, révolutionnaire, catholique, français... et polonais, dirigé contre la Russie orthodoxe.

- 6 Enfin, on ne peut oublier de mentionner une magnifique découverte archivistique, déjà publiée dans *Novoe literturnoe obozrenie* (1997, n° 26) et analysée ici, à savoir le brouillon d'une lettre d'Uvarov à Nicolas I^{er} datant de mars 1832 et représentant probablement le premier texte où le futur ministre de l'Éducation exposait les grandes lignes de son invention idéologique. Écrit en français, ce texte remarquable contient des expressions comme « religion nationale » ou « Église dominante » qui désignent, de façon tout instrumentale, la religion ou l'Église orthodoxe. Les correspondances entre le même Uvarov et Friedrich Schlegel, citées dans l'ouvrage, sont également du plus grand intérêt si l'on veut comprendre la genèse du nationalisme officiel.
- 7 Les choix initiaux et l'ampleur des sujets traités prêtent inévitablement le flanc à des critiques. Nous en formulerons surtout deux qui paraissent importantes et qui tiennent à la méthode choisie par l'auteur, sans nous attacher, faute de place, aux critiques ou discussions plus pointues. La première concerne le sujet même du livre. S'agit-il, comme le veut le titre, d'idéologie et de littérature, ou bien seulement (p. 29) d'une histoire de l'idéologie d'État ? Dans le premier chapitre, l'auteur discute longuement la notion d'idéologie, sous la forme, essentiellement, d'un dialogue avec des marxistes en s'appuyant surtout sur les écrits de Clifford Geertz sur la culture (dont un article fut du reste publié dans *Novoe literturnoe obozrenie*, 1998, n° 29) et la tradition sémiotique lotmanienne. Mais il ne définit pas ce qu'il entend par « idéologie d'État » et on ne sait pas réellement ce qui lui permet de placer ainsi dans un même panier des textes littéraires, répondant certes à des attentes, mais en aucun cas directement commandés par le pouvoir impérial, et des manifestes de l'empereur, des lettres privées, parfois humoristiques, de Catherine II, des témoignages sur ce qu'a dit Potemkin en telle ou telle occasion, des correspondances officielles de personnages comme Arakčeev, etc. Il est clair que l'usage que l'auteur fait des textes ne pouvait être que sélectif, mais les règles du jeu devraient en être clairement explicitées, ce qui n'est pas vraiment le cas. Cela lui permet ainsi de traiter les textes d'Uvarov sans aucune mention des textes littéraires et autres, il est vrai très abondants et déjà étudiés par plusieurs auteurs. Or, si l'expression « idéologie d'État » s'applique difficilement aux thèmes, structurés mais non érigés en système, qui nourrirent l'iconographie et une certaine littérature (surtout les odes) de l'époque de Catherine II, elle convient bien mieux à l'époque qui commence avec Uvarov, voire avec la guerre de 1812, car, sans qu'on puisse encore parler d'une propagande de type moderne, le caractère massif de la chose imprimée et surtout son caractère systématique, organisé, marquent un changement important qui n'apparaît pas dans le livre, où toutes les constructions successives, traitées sur un mode essentiellement thématique, sont placées sur un même plan comme si le temps ne changeait rien en profondeur dans cette histoire.
- 8 La seconde critique porte sur la façon dont l'auteur interprète les textes : l'approche thématique et l'héritage structuraliste russe le conduisent, semble-t-il, à

surinterpréter des fragments textuels et à établir des rapprochements qui ne paraissent pas évidents à la lecture. Certes il est légitime de rechercher des cohérences et des permanences profondes dans les phénomènes de culture et, par ailleurs, Zorin ne manque jamais de discuter de façon détaillée, serrée et savante, les connexions qui unissaient tel auteur russe, tel acteur politique et tel correspondant étranger. Mais la façon dont, par exemple, il cherche à établir un lien entre la théorie de la volonté générale de Rousseau et les débuts de la construction nationale en Russie – la nation russe se présentant, en cette toute fin du XVIII^e siècle, comme unie dans un même corps, un peu plus tard dans une même âme personnifiée – ne paraît guère convaincante, car la juxtaposition des textes, lorsque c'est le cas, ne fait pas apparaître de véritables transferts, concrètement repérables. Du reste, l'idée de corps politique était largement employée dans la philosophie politique moderne et remonte au moins à Platon ; quant à l'âme, il conviendrait plutôt d'en chercher les origines du côté des préromantiques allemands que chez le citoyen de Genève. Le cas de ce rousseauisme russe (voir également le chapitre où Rousseau est comparé à Petrov), sujet difficile s'il en est comme toujours lorsqu'il s'agit d'idées très diffuses mais mal localisées, est sans doute celui qui peut susciter le plus de critiques, car, dans l'ensemble, les analyses de l'auteur sont beaucoup plus convaincantes. Mais il paraît révélateur, tout comme est révélatrice cette idée, développée à la page 229, de l'« emploi mythologique » ; il s'agit du fameux lynchage de Vereščagin en 1812, ce bourgeois moscovite accusé de trahison jouant ainsi, selon l'auteur, un rôle pré-établi de bouc émissaire, nécessaire à la construction nationale de Rostopčîn et consort, et remplaçant en fait le véritable acteur pressenti qui, lui, manquait à l'appel et qui n'aurait été autre que Speranskij. Il peut certes arriver qu'une métaphore devienne structurante, voire créatrice de réalité, mais la frontière entre la construction mentale et l'hypothèse purement « thématique » de l'historien devient ici dangereusement ténue.

- 9 Au demeurant, ces critiques ne sont que des exemples des discussions que devrait susciter un livre important, passionnant, et qui, répétons-le, représente un des résultats les plus intéressants de la tradition lotmanienne en Russie.